

et un opiniâtre, deux conditions de tout succès vraiment mérité.—*Les contes sans prétentions*, dont j'extrai cette "Chanson des berceaux," si belle, si émue, si délicate, qu'en la lisant pour vous la transcrire, des larmes malgré moi me montent encore aux yeux :

"Les petits sont bien là, couchés dans leurs nids douillets, au milieu des dentelles blanches, sous les rideaux bleus où glisse un rayon de soleil. Dans les berceaux, les petits dorment, lèvres closes, yeux clos, tandis qu'une traînée de lumière rit autour de leurs têtes blondes. Les petits rêvent, tout mignons, tout alanguis, et l'on voit, au milieu des dentelles blanches, sous les rideaux bleus où glisse un rayon de soleil, des petons potelés, faits de rose et de neige, qui se cachent à demi dans les draps.

"Chers petits pieds d'enfant, je songe qu'un jour vous vous meurtrirez aux cailloux ; vous vous déchirez aux haies, et que sur vos chairs fines on verra perler quelques gouttes de sang..."

Puis ce furent les *Tendresses*, dont j'ai déjà parlé plus haut, suivies bientôt des *Essais de critique* qui commencèrent véritablement la réputation de l'écrivain, et dont tous les journaux ont parlé. Ce fut une révélation où s'affirma énergiquement le futur rédacteur en chef du *Semeur*, le polémiste ardent de *Littérature facile*, et de tant d'autres luttes de plume, et le champion de cette école littéraire qui est résolument entrée en bataille avec tous ces écrivains de bas étages, naturalistes ou pornographes, qu'il importe,—et d'un vigoureux coup de balai,—de chasser du temple, dont ils constituent l'enceinte sacrée.

Tout cela, avant de nous donner, en une gerbe étincelante et heureusement variée, ses cinq œuvres maîtresses, captivantes à des titres divers, qui sont : *Poèmes. L'âme des choses. Les poètes du clocher. Les sonnets. Devant la mer grande.* Car Fuster est surtout poète et grand poète, et, quoique certains en puissent dire, la poésie aura toujours ses fidèles et ses amoureux, parceque les vagues rêveries, les visions, chimériques parfois, mais riantes et débordantes, à pleins rayons, de soleil et de gaieté, sont encore le meilleur de notre vie.

L'œuvre est considérable, cinq volumes, et c'est après une longue hésitation, que je choisis enfin,—car tout y est parfait et pourrait au même titre se reproduire—cette page suggestive : *Bruges*, qui dépeint sous des couleurs si vraies la vieille cité flamande, endormie dans la paix de son passé glorieux, avec ses canaux tranquilles, ses béguinages, ses carrefours perdus et silencieux...

BRUGES

"Rien, non, rien ne saurait dire ce qu'est Bruges. J'y ai passé une après-midi seule, et une nuit.

"Je me rappelle encore notre vagabondage le long des canaux du pourtour. Une surprise à chaque pas, et des exclamations, et des arrêts d'un quart d'heure ! Ici un pont : du lierre, du chèvrefeuille tombant dans l'eau, le mur d'un cloître ou l'extrémité d'un jardin couvert. Plus loin, la *logette du bourreau*, ou de vieilles maisons seigneuriales ou une rue, toute bordée de ces étroites façades flamandes, ou encore un clocher montant à pleine silhouette. A deux pas de là, une taverne du moyen âge, avec le jeu de boules dans la cour, les pipes le long des murs, la chaise de Rubens dans un coin, et sur une table recouverte de cuir, un journal de la veille, où l'on exaltait l'Inquisition. Plus loin encore, la maison de ville avec ses salles obscures, la place tranquille, de mélancoliques échappées sur des canaux, inhabités des barques... Et tout cela n'est rien. Après quelques circuits dans le centre de la nécropole, nous avons rejoint les talus qui l'entourent, et où,—l'eau étant toute proche,—l'humidité monte du sol, noyant les arbres sous de blanchâtres buées. On n'apercevait plus que le revers de la cité, les murailles dégradées, les descentes de jardins déserts, les bâtisses noires, le beffroi lointain. Et c'est là, c'est dans cette solitude, que nous vîmes un rien, un simple élargissement de canal, une flaque plus large que les autres, une sorte d'étang, où il n'y aurait pas de nénuphars, le *Lac d'amour*. Seulement, à un angle de l'horizon, il y avait une

vieille porte gothique et lézardée : plus loin, c'étaient des peupliers et des tilleuls ; de l'autre côté, d'épais feuillages d'un roux ardent, longeaient le talus, ajoutant à la tranquillité du site, les odeurs de la fin automne : tout au fond, à l'entrée de la ville, les mesures se rejoignaient, l'eau miroitait sous une dernière leur mourante, et, droit au bout de l'étang, un clocher se dressait. Je n'ai, de ma vie, senti pareille émotion.

Et les *Sonnets* donc,—ce triomphe de Fuster,—ces bijoux délicatement ciselés, comme une œuvre d'art antique, où l'artiste a mis le meilleur de lui-même. Quatorze vers ! c'est peu et c'est immense. Et Boileau,—un ancien qui ne manquait pas précisément de bon sens,—n'a-t-il pas dit :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

III

Voilà l'œuvre. *L'Amour de Jacques*, cet exquis roman qui a fait le tour de la presse et de la critique, et auquel le Canada a réservé un accueil enthousiaste et mérité, est venu compléter ce faisceau brillant et ajouter un fleuron de plus à cette couronne.

Ce fut, certes, le grand événement littéraire de l'été dernier, et tout le monde se rappelle encore l'enthousiasme qu'il excita dans les esprits. Les polémiques furent ardentes ; les brochures, comme *Idéal et naturalisme*, de A. Sautour, et tant d'autres, battirent victorieusement en brèche les théories malsaines et subversives de l'école naturaliste, que *L'Amour de Jacques* attaquait de front, avec son optimisme vainqueur, sa grande et touchante leçon de bonté, poussée jusqu'à l'héroïsme le plus antique.

Et pour terminer enfin ces lignes, déjà bien longues sans doute, mais beaucoup trop courtes pour tout ce que j'aurais voulu y mettre de mon admiration, de ma sympathie pour celui dont je vous présente la biographie,—bien modeste en somme, et dont les œuvres occupent la plus grande place,—j'extrai du *Semeur*, sous le titre : *Les militants*, sa profession de foi littéraire :

"Je pense que l'écrivain ne doit plus rester étroitement, exclusivement artiste ; je veux qu'il regarde autour de lui, s'intéresse aux luttes politiques, se passionne aux drames sociaux, aille jusqu'aux "pourquoi ?" religieux et dise quelque chose chaque fois qu'il parle ; je veux, en un mot, que, pour bien écrire et faire œuvre utile, pour ressaisir l'influence que la poésie ou le roman perdent chaque jour, pour atteindre à la perfection de la forme par la plénitude de l'idée, pour renouer les grandes traditions rompues, l'écrivain d'aujourd'hui soit un militant."

C'est lui tout entier, avec son enthousiasme pour la noble cause à laquelle il consacre son beau talent ; avec sa foi ardente en l'avenir et son espérance dans la victoire, qui est la plus belle et la plus précieuse récompense de l'écrivain.

En attendant, il travaille. C'est un lutteur, je l'ai dit, et outre le *Cœur*, qui va paraître, il a sur le métier un nouveau livre de critique, et les *Belles histoires*,—encore des vers,—de beaux vers dont tous les lettrés se réjouissent par avance...

Il collabore de plus, activement, à deux grands journaux quotidiens, *l'Estafette* et *le Pays*, et il fait surtout du théâtre.

Ce sont autant de gages de succès qu'il saura attendre sans défaillance et sans faiblesse.

J. B. Ghabrian

Bruxelles (Belgique), 1892.

NOUVELLES A LA MAIN

A l'enterrement du pauvre X..., un des assistants part à la fin de la messe.

—Vous n'allez pas jusqu'au cimetière ? lui demande un de ses voisins.

—Non ! quand je dinais chez lui, je me retirais toujours avant le dessert !

—Voici bientôt l'ouverture de la chasse, dit monsieur, et j'ai envie de me payer un bon fusil.

—Mais tu en as déjà un, que tu as acheté l'année dernière.

—Peu ! un petit fusil de rien du tout pour tirer les alouettes ; ce que je veux, c'est une arme sérieuse pour la grosse bête.

—C'est ça, pour te blesser.

* *

La scène se passe à une Mairie quelconque.

L'officier municipal lit les formules sacramentelles de la loi à un jeune couple qui vient de s'unir.

Gravement il prononce la phrase suivante :

—La femme doit suivre son mari partout...

—Oh ! monsieur, je vous en prie ! interrompt vivement la jeune mariée, changez-nous ça : mon mari est facteur rural !

* *

Entre amis :

—Alors tu es sûr que ta sœur m'aime ?

—Oui, elle a encore pris ta défense ce soir à dîner.

—Quelqu'un disait-il du mal de moi ?

—Hum ! pas grand chose ; papa a dit qu'il pensait que tu étais un âne. "Papa, riposta ma sœur, vous devriez savoir qu'il ne faut pas juger les gens sur leur mine."



Mr. S. G. Derry

DE PROVIDENCE, R. I.,

Grandement connu comme propriétaire de l'Huile Derry, à l'épreuve de l'eau, pour harnais, raconte ci dessous ses terribles souffrances provenant de l'Eczéma et sa guérison au moyen de la

SARSEPARILLE DE HOOD

"Messieurs.—Il y a quinze ans j'eus une attaque de rhumatisme inflammatoire qui fut suivie de l'eczéma ou rhume sa'é, sortant de ma jambe droite. Les humeurs se répandirent sur mes jambes, mon dos et mes bras, en

UNE FOULE INNOMBRABLE DE PLAIES

enflées, et d'mangeant terriblement, causant une douleur intense si la peau se déchirait par égratignure et coulant continuellement. Ma souffrance, durant ces années d'agonie et de torture, est impossible à décrire. Je dépensai

DES MILLIERS DE PIASTRES

en efforts inutiles pour me remettre à bien ; j'étais découragé et prêt à mourir. A cette époque j'étais incapable de me coucher dans un lit ; je ne pouvais pas marcher sans béquilles. J'étais obligé de me tenir les bras éloignés du corps, et ma fidèle épouse devait m'entourer de bandages les bras, le dos et les jambes, deux fois par jour.

"Enfin, un ami qui était en visite chez nous me pressa de prendre de la Sarsepareille de Hood. Je m'empressai de prendre la moitié d'une cuiller à thé. Mon

ESTOMAC ETAIT TOUT EN DESORDE

mais le médicament eut bientôt fait d'arranger cela et au bout de six semaines je pus constater un changement dans la condition des humeurs qui couvraient presque tout mon corps. J'étais ramené à la vie par la Sarsepareille ; les plaies se cicatrisèrent et les écailles en tombèrent. Bien vite je pus rejeter bandages et béquilles : j'étais un homme heureux. J'avais pris de la Sarsepareille de Hood durant sept mois : et depuis ce temps, presque deux ans maintenant, je n'ai pas porté le moindre bandage, et mes bras aussi bien que mes jambes sont fermes et saines. D'après mon expérience personnelle, je recommande à tous mes amis la

SARSEPARILLE DE HOOD

S. G. Derry, 45, rue Bradford, Providence, R. I.

Les PILULES DE HOOD guérissent toutes les maladies du foie, la bile, la jaunisse, l'indigestion et le mal de tête.